



LILIANE CRÉTÉ

# Les Tudors

*Au fil de l'histoire*

Flammarion

Extrait de la publication

LILIANE CRÉTÉ

# Les Tudors



Dynastie mythique, les Tudors ont régné pendant plus d'un siècle, entre 1457 et 1603, faisant entrer l'Angleterre dans les temps modernes. De Henry VII à Elizabeth I<sup>re</sup>, ce sont cinq souverains qui se sont succédé, parmi lesquels des figures devenues légendaires : Henry VIII, monarque de la démesure, beau, athlétique, musicien, poète et protecteur des arts, qui épousa six femmes, toutes mortes brutalement, et rompit avec le pape,

instituant une royauté théocratique ; Mary Tudor dite la Sanglante, la fille de Henry et de Catherine d'Espagne, qui passa à la postérité en raison des bûchers qu'elle fit allumer pour y consumer les évangéliques opiniâtres ; quant à Elizabeth, la « Reine Vierge », ultime fleuron de la dynastie, elle refusa de se marier pour se vouer corps et âme à son royaume.

Exploitant d'innombrables sources originales, correspondances, témoignages, rapports des ambassadeurs..., ce livre raconte, de manière très narrative, les tribulations des Tudors, inséparables de la destinée de l'Angleterre, dont ils firent un royaume puissant et riche : fresque sanglante et dorée, traversée par la question de la légitimité et de la succession, pleine d'amours contrariées et de meurtres fratricides, de tentatives de coups d'État, de persécutions et de guerres.

*Liliane Crété, docteur en civilisation et littérature anglo-américaines, spécialiste du protestantisme à l'époque moderne, est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment Coligny (Fayard, 1985), La Rochelle au temps du Grand Siècle (Perrin, 1987), Les Sorcières de Salem (Julliard, 1995), Où va-t-on après la mort : le discours protestant sur l'au-delà, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles (Labor et Fides, 2009).*

*Au fil de l'histoire*

Flammarion

Extrait de la publication





# Les Tudors

Dans la même collection

- Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon*.  
Olivier Chaline, *L'Année des quatre dauphins*.  
Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).  
Victor David Hanson, *La Guerre du Péloponnèse*.  
Françoise Hildesheimer, *La Double Mort du roi Louis XIII*.  
Eric Jager, *Le Dernier Duel*.  
Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie*.  
Paul Payan, *Entre Rome et Avignon. Une histoire du Grand Schisme (1378-1417)*.  
Guy Walters, *La Traque du mal*.

Liliane Crété

# Les Tudors

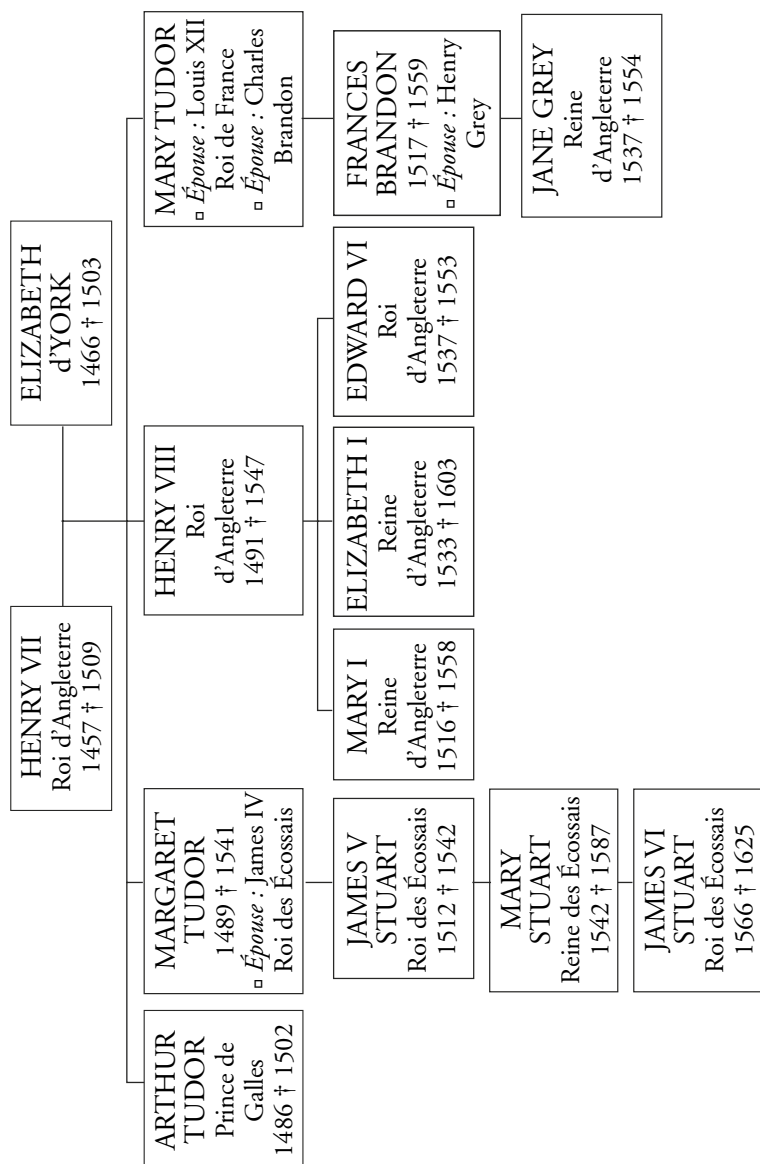
Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-3925-8



## Introduction

Quand on évoque le nom des Tudors, deux figures légendaires viennent aussitôt à l'esprit : Henry VIII, monarque de la démesure, le roi aux six épouses qui rompit avec le pape, instituant une royauté théocratique ; Elizabeth, que l'on compara à Déborah, à Astrée, à Diane, reine vierge séductrice qui donna à l'exercice du pouvoir un caractère emblématique. Nous connaissons aussi Mary Tudor, la fille de Catherine d'Aragon, à cause des bûchers qu'elle fit allumer pour y consumer les évangéliques opiniâtres. Mais que savons-nous de la vie et du règne des deux autres Tudors, Henry VII et son petit-fils Edward VI ? Tous deux pourtant marquèrent de leur empreinte l'Angleterre moderne. Même si Edward ne fut qu'un enfant roi dont la vie s'éteignit lorsqu'il avait seize ans, c'est sous son règne que l'Angleterre adopta la Réforme dans son intégralité, ce que ne voulait pas son père. Mary, qui lui succéda, fit revenir pour un bref moment l'Angleterre dans le giron du pape. Épouse de Philippe II d'Espagne, elle mourut sans héritier après seulement cinq années de règne et sa politique de répression eut pour effet de renforcer l'anti-catholicisme romain du peuple anglais.



*La dynastie des Tudors*

Pour comprendre l'histoire des Tudors, il faut savoir que de Henry VII à Elizabeth revient comme un glas lancinant la question de la légitimité et de la succession. Car Henry VII, le premier Tudor, n'a pas hérité de la couronne d'Angleterre mais l'a conquise sur le champ de bataille, l'arrachant aux rois Plantagenêt qui la tenaient des rois angevins. Un roi Plantagenêt succéda à l'autre, par héritage ou par usurpation, jusqu'à ce que la couronne passe aux Tudors en 1485, lorsque, sur le champ de bataille de Bothworth, un compagnon du preux chevalier Henry, Lancastre par sa mère, ramassa la couronne de Richard III d'York, qui gisait au sol, et la posa sur sa tête. La bataille de Bosworth Field fut le dernier épisode de la guerre des Deux-Roses qui mit aux prises, durant trente ans, la maison royale de Lancastre et la maison royale d'York.

Les Tudors régnèrent pendant plus d'un siècle, faisant entrer l'Angleterre dans les temps modernes. Ils firent également de l'Angleterre un royaume stable, puissant et riche dont on rechercha l'alliance et redouta le déplaisir. L'historien victorien James Gairdner a écrit : « Richard fut le dernier d'une famille de soldats ; Henry fut le premier d'une dynastie d'hommes d'État. » La formule est heureuse, encore que Henry VII fut soldat avant d'être homme d'État et que Henry VIII se vit toujours en preux chevalier.

Richard III avait laissé un royaume appauvri, affaibli par cent cinquante ans de conflits armés : guerres sur le continent, guerres sur les marches celtiques, guerres fratricides pour le pouvoir, auxquelles s'ajoutèrent les ravages de la grande peste. Henry VII allait lui apporter la stabilité et la paix, en unissant

d'abord les York aux Lancastre par son mariage avec une princesse d'York. Il fut aussi le premier à s'intéresser à la mer, conscient de la protection qu'elle offrait contre les envahisseurs et des routes qu'elle ouvrait pour l'exploration de nouvelles terres. Un des atouts des Tudors fut de faciliter le commerce maritime et ils n'eurent aucune honte à s'y enrichir. Bien au contraire, la conquête des marchés motiva souvent leurs décisions politiques.

S'il est une chose qui apparaît clairement dans leur histoire, c'est la force du principe héréditaire. Henry VII fut obsédé sa vie durant par l'idée qu'un prince résolu, à la tête d'une armée à peine plus forte que celle qu'il avait menée contre Richard III, pût le renverser. En quête de légitimité, il plongea ses racines dans les terres du roi légendaire Arthur, figure idéale du noble guerrier défendant son royaume contre ses ennemis, naturels ou surnaturels. Sa gestion des affaires fut exemplaire. Il évita les guerres, examina personnellement les comptes, se montra parcimonieux et amassa un trésor que son fils dilapida.

Henry VIII pourrait porter le titre de Henry le Magnifique : beau, athlétique, excellent joueur, musicien, poète et protecteur des arts, son règne se caractérisa par sa magnificence, ses excès, ses démêlés avec le pape et sa pléthore d'épouses qu'il se choisit afin de perpétuer sa dynastie. Car c'est la quête d'un héritier légitime, nous le verrons, qui lui fit répudier ou exécuter pour adultère ses épouses successives et rompre avec le pape. Cette rupture donna son indépendance à l'Angleterre, l'enrichit des biens de l'Église et transforma le paysage de la chrétienté occidentale. Ce qu'on appelle la « Réformation henricienne » fut

## INTRODUCTION

un premier pas vers la *via media* protestante mise en place sous le règne de sa fille Elizabeth qui se retrouva, parfois malgré elle, défenseur des protestants européens. Sous son règne, comme aussi sous le règne de sa demi-sœur Mary, le problème de la légitimité et de la descendance se posa avec plus d'acuité encore parce qu'elles étaient femmes. Bien que la loi salique n'existât pas en Angleterre, il y avait toujours des hommes pour dire qu'une femme monarque est une transgression de l'ordre naturel.

Vient naturellement la question : pourquoi Elizabeth refusa-t-elle de se marier, alors que le problème de la succession était urgent, si urgent même qu'à la Chambre des lords, certains voulaient imposer à la reine un mari ? Elle eut des favoris. Mais elle ne laissa jamais son cœur l'emporter sur la raison. Elle n'eut en vérité qu'un seul amour, auquel elle voua sa vie : son royaume. Elle le dit et le répéta et elle utilisa, pour gouverner, le pouvoir chevaleresque, sur l'imagination de ses sujets, de ce qualificatif de Reine Vierge.

D'innombrables biographies et œuvres savantes ont été consacrées aux Tudors et à leur règne. L'objet de ce livre est de raconter leur histoire en utilisant non seulement ces ouvrages, mais encore les sources originales que sont les correspondances, les rapports des ambassadeurs, les témoignages et les fameux *Calendars of State Papers*, afin de mieux saisir et de mieux restituer l'éclat et les ombres de la dynastie.



## I

# Naissance d'une dynastie

*Le roi est mort, vive le roi*

Voici donc que l'hiver de notre déplaisir se fait été de gloire avec ce soleil d'York. Et ces nuées qui menaçaient notre maison, le sein profond de l'océan les engloutit. La victoire à nos fronts vient poser ses couronnes ; nos armes bosselées sont pendues en trophées ; les alarmes font place à de joyeuses fêtes et les marches à d'aimables chansons.

Ainsi commence le drame historique de Shakespeare : *Richard III*. Le dramaturge a fait de Richard d'York, dernier des rois Plantagenêt qui régnaient sur l'Angleterre depuis 1154, une sorte de monstre dont la noirceur de l'âme se reflète dans l'aspect physique : il est bossu, tordu. Il ne fut sans doute pas aussi malfaisant que Shakespeare et tous les propagandistes Tudors du XVI<sup>e</sup> siècle le montrèrent ; il fut même pendant des années un excellent administrateur au service de son frère, Edward IV, et un soldat habile. Seulement, après la mort d'Edward, l'ambition le poussa à envoyer à la Tour de Londres ses jeunes neveux et à les faire assassiner.

Richard n'eut plus ensuite qu'à se faire couronner. On peut dire que son bref règne (1483-1485) marque le passage du Moyen Âge aux Temps modernes. Il fut le dernier roi anglais à mourir sur le champ de bataille, revêtu de son armure royale et portant sa couronne sur la tête. Il fut tué le 22 août 1485 à la bataille de Bosworth Field, dernier des épisodes sanglants de la guerre des Deux-Roses, et son corps nu, mutilé et boueux, ficelé sur un cheval, fut transporté chez les franciscains de Leicester pour être inhumé dans la chapelle des frères mineurs. Le vainqueur, Henry Tudor, fut couronné sur le champ de bataille par un de ses partisans qui avait ramassé la couronne du mort dans un buisson. Le nouveau roi montra sa reconnaissance en armant aussitôt onze chevaliers.

La ville de Londres lui réserva un accueil enthousiaste. Le Lord-maire et les représentants des différentes corporations s'empressèrent de le féliciter pour avoir sauvé son peuple de la tyrannie, et un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale Saint-Paul. Même à cette époque, l'assassinat de deux enfants innocents était vu comme un crime abominable. Huit jours plus tard, Henry fut couronné officiellement en l'abbaye de Westminster. L'ère Tudor commençait.

Jusque-là, la vie de Henry VII avait été rythmée par les péripéties de la guerre fratricide que s'était livrée, durant trente ans, les maisons de Lancastre et d'York. Fils posthume d'Edmund Tudor, mort alors qu'il était prisonnier au château de Carmarthen, Henry naquit en 1457 chez son oncle Jasper Tudor, en la forteresse de Pembroke, au pays de Galles. Les



aléas de la guerre amenèrent son oncle à partir à l'étranger et il fut laissé à la garde d'un tuteur, William Herbert. Lorsque Pembroke tomba aux mains des Yorkistes, le jeune Henry partit à son tour en exil. Il passa quatorze ans en Bretagne, dernier des grands duchés de France à avoir virtuellement conservé son indépendance. La guerre entre le parti de la Rose rouge, les Lancastre, et celui de la Rose blanche, les York, fut l'occasion de batailles sanglantes dans lesquelles la noblesse se jeta avec violence et jubilation si bien que Henry Tudor se retrouva héritier de la maison de Lancastre. Quand Richard III s'empara de la couronne, Henry, avec le soutien du clan Lancastre et de Yorkistes rebelles, décida que le moment était venu de reconquérir la couronne. Il rassembla des troupes et des équipements, avec l'appui et l'argent des Français, et débarqua à Mill Bay, dans le Pembrokeshire, accompagné de son oncle Jasper Tudor et du comte d'Oxford, John de Vere, sans doute le plus haut personnage du royaume après le roi, et c'est de ce traditionnel bastion des Lancastre qu'il lança son attaque contre Richard III. L'armée de Henry Tudor était composée d'environ 2 000 hommes dont un fort contingent d'Écossais, de Bretons et de mercenaires français. L'armée de Richard était très supérieure en nombre. Seulement le roi était troublé par des rêves prémonitoires funestes qu'il avait faits la nuit précédente, et son commandement s'en ressentit. Le premier assaut contre les forces de Henry n'ayant pas réussi à les disperser, il prit lui-même la tête du second assaut qui lui fut fatal.

Le tyran était bien mort, mais le nouveau roi avait fort à faire pour redonner des couleurs au Royaume. Henry VI, Edward IV, Edward V, Richard III, les quatre prédécesseurs d'Henry VII, avaient tous perdu leurs trônes, et trois d'entre eux définitivement. Durant cette période, la couronne anglaise avait changé six fois de mains. Même si les batailles de la guerre des Deux-Roses furent sporadiques, elles avaient plongé le pays dans le marasme économique et provoqué des ravages dans la noblesse. Le commerce stagnait, désorganisé par la guerre, la population avait sérieusement décliné et le trésor était vide, peu ou prou. Henry devait reconstruire, pacifier, redonner confiance au pays, calmer les appétits de sa noblesse et faire oublier qu'il était un « usurpateur » aux yeux de certains.

Sa légitimité était en effet douteuse par comparaison avec Edward Plantagenêt, le jeune comte de Warwick, garçon de dix ans un peu simplet, fils de George d'York, duc de Clarence. Du côté de sa mère, Henry était bien relié aux Plantagenêts, mais du côté de son père, il n'avait pas de sang royal. Cela ne l'empêcha pas, lorsqu'il réunit son premier Parlement, en novembre 1485, d'affirmer qu'il avait obtenu la couronne par héritage et que la victoire qu'il avait emportée à Bosworth Field montrait que Dieu était de son côté et qu'il approuvait son couronnement. Pourtant, c'est un fait qu'il avait conquis la couronne d'Angleterre par les armes plus qu'il n'en avait hérité, et le Parlement en prit acte :

Henry, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et roi de France, et seigneur d'Irlande, au parlement tenu à

Westminster le 7<sup>e</sup> jour de novembre, la première année du règne du roi Henry VII après la conquête.

Bien que les Anglais eussent été boutés hors de France à l'issue de la guerre de Cent Ans, ne conservant plus que Calais, les rois d'Angleterre considéraient toujours que la couronne française leur appartenait. La perte de la France affligea toujours profondément les Anglais, et quelques têtes folles auraient aimé lancer une expédition pour reconquérir les anciens territoires des Plantagenêts. Toutefois, le nouveau roi avait d'autres préoccupations, et d'abord celle de sa légitimité. Henry comprenait qu'il ne pouvait pacifier et relever le pays si celle-ci était mise en doute. Afin d'écartier tout danger, ses fidèles conduisirent le jeune Warwick à la Tour – d'où il ne sortit jamais. Mais la question obséda le roi Tudor. Pour consolider sa position et apporter la tranquillité dont le royaume avait besoin, Henry VII choisit immédiatement pour épouse Elizabeth d'York, unissant ainsi les deux maisons rivales. Elizabeth n'avait pas encore vingt ans. Elle était belle, avec un joli teint et des tresses blondes. Elle était aussi douce et pieuse, dans la tradition des dames de la poésie courtoise. Henry, de huit ans son aîné, était très grand, athlétique et bon cavalier. Ce mariage très politique se révéla excellent et, avant de mourir en couches, en 1503, Élisabeth avait eu le temps de donner sept enfants à Henry, dont quatre survécurent : Arthur (1486-1502), Margaret (1489-1541), Henry (1491-1547) et Mary (1496-1533). La succession était assurée.

*Un roi pacifique et parcimonieux*

Henry VII se consacra pleinement aux affaires. L'Angleterre, seul État européen cohérent avec l'Espagne et la France, était néanmoins une puissance de second ordre, un petit pays pastoral et agricole peu peuplé en comparaison de ces deux grands. Le royaume ne comprenait que l'Angleterre proprement dite et le pays de Galles et n'avait alors que deux villes importantes, Londres et Bristol. Le roi d'Angleterre portait le titre de Seigneur d'Irlande, mais l'Irlande, théoriquement conquise depuis le XII<sup>e</sup> siècle, était un maillon faible, prête à se porter du côté des ennemis du roi en toute occasion. Quant à l'Écosse, qui formait un État indépendant, hostile et turbulent, elle était une épine douloureuse dans la chair anglaise. Aux frontières nord du royaume, les Écossais représentaient un danger permanent à cause de leurs multiples incursions en territoire anglais et de leur alliance traditionnelle avec la France.

Le roi prit rapidement conscience que pour être un monarque fort et respecté, il fallait d'abord être riche. Il n'avait jamais été un homme de plaisir ; sa cour fut terne, et il fut parcimonieux par goût et par nécessité. Il rechercha toujours la paix mais on peut supposer que son pacifisme était motivé en partie par son manque d'argent. S'appuyant pour gouverner sur trois classes puissantes, la *gentry*, les *yeomen* (franc tenanciers) et les marchands, il parvint à mater les grands féodaux, rescapés de la guerre des Deux-Roses, s'entoura de bons et fidèles conseillers, qu'il choisit tant parmi les York que parmi les